

ÉTRANGE MÉSANGE

Où étiez-vous, phrases à venir ?

Et s'il arrive qu'elles s'en viennent, ces phrases, accourant d'un peu partout, et décidées, dirait-on, à fourmiller sur ces pages, comment en répartir la charge de façon équilibrée, de part et d'autre de l'arête dorsale de la mule : d'un côté les figues, de l'autre, les raisins ?

Vendredi 27 novembre

C'est le début de l'après-midi. Il fait encore clair. Je me lève et je fais le tour de la table où j'écrivais. Je me plante devant la verrière et je regarde le ciel au-dessus du bâtiment d'en face. J'allume une cigarette.

Je me sers d'un cendrier taillé dans un bloc de lave noire du Vésuve et que j'ai posé sur le rebord devant la verrière. J'attends qu'il se passe quelque chose, que quelqu'un, par exemple, se décide à franchir la porte rouge. Qu'une branche morte, malmenée par le vent, se casse enfin et tombe de l'arbre qui est à droite du passage. Que les merles reviennent. Qu'une averse nous tombe dessus.

Que les deux mots que je trimballe avec moi depuis quelque temps, *étrange mésange*, en appellent d'autres. Une sorte de sifflement naît, une emphase creuse s'ouvrirait où serait ma demeure à mots, mon « habitacle de mélancolie », qui serait comme un piège d'un nouveau genre, un piège fonctionnant à volonté, à merci, à satiété. Je l'appellerais *étrange mésange*. À tout moment je pourrais l'appeler à voix basse, sans que personne m'entende, je bavarderais avec lui. Il me tiendrait compagnie.

Je tire sur ma cigarette. Un peu plus loin sur le rebord, je regarde un objet rond et lisse que j'aime beaucoup prendre en main. C'est un crâne en bois, acheté il y a longtemps chez un antiquaire de Montréal. Il s'était montré surpris de l'intérêt que je lui portais, m'expliquant plus tard que le crâne provenait de l'un de ces innombrables calvaires rustiques qui ornaient autrefois les carrefours de la province.

Je le caresse un moment.

Étrange mésange...

Je pense à ce curieux tableau peint par Bernard Pagès en 1965, *Nature morte au chapeau*, découvert récemment en feuilletant un catalogue, et dans lequel je ne comprenais pas où était le chapeau. J'avais beau me dire : à droite, la grande bassine blanche avec la plante verte ; au milieu, la pelle appuyée contre une scie dressée en diagonale jusqu'en haut du tableau ; à gauche le missel – ou la Bible ? – avec le crâne aux orbites sombres juste derrière, je ne trouvais jamais le chapeau. J'avais même fini par croire que c'était une erreur de légendage et que, Dieu sait pourquoi, par quelque figure de style encore mal répertoriée, ce crâne était devenu chapeau.

Dimanche 29 novembre

Il n'y a plus de ciel. Ou plutôt il n'est de la couleur d'aucun ciel. Il ressemble à de la toile qui attend le pinceau, à de l'esprit vide qui attend les mots, à la carrière de pierre qui attend le sculpteur.

Ça n'est pas seulement que le ciel a disparu, c'est qu'il n'y a plus rien, ni le ciel, ni l'immeuble, ni les arbres, ni les phrases que j'attends, ni même moi-même qui n'est pas où je suis.

Comme disait Beckett :

« Ici tout bouge, nage, fuit, revient, se défait, se refait. Tout cesse, sans cesse. On dirait l'insurrection des molécules, l'intérieur d'une pierre un millième de seconde avant qu'elle ne se désagrège. » Et il ajoutait, une ligne plus bas :

« C'est ça, la littérature. »

D'abord je pensais intituler cette préface : « Ouverture de la chasse aux sentiments ». Je voulais montrer ainsi combien étaient aléatoires et ambigus les mots et les phrases qui prétendaient s'approcher, autrement que par le mode critique habituel, des sculptures de Pagès. C'est-à-dire par quelque chose qui devrait relever de la seule littérature. Comme Beckett avait tenté de le faire, dans *Le Monde et le pantalon*, avec la peinture de Bram van Velde. Sans description. C'est-à-dire encore sans barbouiller de mots les toiles. Autrement dit : en restant à distance. Mais non. On ne peut pas s'abandonner ainsi aux seules parallèles.

Mon titre pouvait sous-entendre que toute sculpture monumentale abstraite, et peut-être plus particulièrement la sienne, excluait *ipso facto*, niait au moins, tendait à vouloir tuer, le sentiment ; celui dont on attend, c'est bien connu, un incessant et fructueux va-et-vient qui irait en s'épaississant entre l'œuvre d'art et le spectateur. En d'autres termes : voici du sec. Du très beau sec, mais du sec. J'aurais alors plaidé pour une intelligence de crête, pour une approche de course.

Mais cette « ouverture de la chasse aux sentiments » pouvait dire tout autre chose. Qu'à tourner autour de ces sculptures, qu'à ouvrir les yeux sur elles, on déclençait chez elles, et *de leur part*, un incroyable remue-ménage de sentiments, que ceux-ci s'élèveraient d'elles en battant des ailes comme faisans sur la lande, dans de superbes envols bruyants et colorés. Que ce serait comme un jour d'ouverture : une fête pour les chasseurs.

Alors que deux mots pouvaient suffire, qui diraient la même chose : *étrange mésange*. Association de deux mots, jeu de mots qui accouplent leur chant sur une seule portée. Étrange, n'est-ce pas, cet *étrange mésange*, car aucune mésange ne peut être dite plus étrange qu'une autre, et si vous placez deux mésanges côte à côte, il est bien évident qu'aucune ne *jurera* sur l'autre.

Lundi 30 novembre

Phrases qui venez, c'est une approche par le murmure.

Ce matin, le ciel ressemble à du papier calque qui aurait vieilli. Je me dis que c'est une chance de ne pouvoir l'atteindre du bout des doigts, ça n'est jamais agréable à toucher. Et, devant un ciel de cette couleur, je me dis que si je pouvais m'en approcher, j'aurais peur d'apercevoir quelque chose derrière.

C'est un jour sale.

J'ai déroulé, sur la grande table du salon, le plan que Bernard Pagès a dessiné à ma demande et qu'il m'avait posté dans un étui de carton. Je voulais qu'il m'indique les bâtiments, l'espace autour de sa maison et de ses ateliers, qu'il me situe aussi les grandes sculptures (lui arrive-t-il de dire « statues »?) qui ornent le site, depuis la magnifique *Vieille dame* qu'il a mise dans la véranda de sa maison, jusqu'au *Dévers en ogive* qui est en contrebas, du côté de la route, et en poussant plus loin vers la garrigue, *L'électrisée*, puis sur un autre épaulement encore, le grand *Chevêtre* de 1992.

Je me souviens qu'il faisait très chaud autour de la table, sous le prunier sauvage. Il y avait un peu d'air, juste assez pour ne pas déranger les paroles que nous échangeons tous les quatre. C'était paisible comme peuvent l'être les couleurs quand l'excès de lumière semble les serrer inhabituellement dans le cadre : un ton en-dessous et quelques notes plus bas. Parfait.

Sur son plan, Bernard Pagès, emporté par l'élan et le plaisir du dessinateur, a situé aussi les arbres, les plantations récentes et les buissons, les haies, les murs, le ruisseau et le potager. Il y a aussi des « éléments de sculpture abandonnés » bordés d'une rangée d'iris, des poutrelles oxydées, en vrac près de ses vignes, et tout à fait à gauche du plan qu'il a dessiné, entre le grand hangar bleu et blanc et son atelier à dessin, alignés parmi les herbes sèches, ce qu'il appelle « matériaux divers qui me servent parfois ».

Je me redresse et j'allume une cigarette.

Les *Acrobates* ont l'air de phrases géantes qui flanchent et qu'on aurait rattrapées au dernier moment. Ce n'est pas la première fois que je me dis ça. Bernard Pagès pratique les phrases échevelées qu'il serre dans des étaux pour mieux les tordre et leur donne, au besoin, par quelque lest formidable, l'air pantelant et au bord du vide qui les caractérise. Phrases qui peuvent être isolées, frappées de peinture colorée, montant en zigzag comme un tracé d'éclair sur le fond noir de la nuit. Ou, au contraire, en poignées géantes hirsutes ou « rayonnantes ». Mais quand nous, les écrivains, nous faisons des phrases nous avons besoin de savoir que de temps en temps, quand le besoin s'en fait sentir, elles peuvent devenir *lourdes de sens*. Il me semble que de ce point de vue, les *Acrobates*, qui n'ont pas besoin de ce sens-là, ni lourd ni léger, ont sur nous une bonne longueur d'élégance d'avance.

D'élégance d'avance.

Oui.

Mardi 1^{er} décembre

Les *Surgeons* se situeraient plutôt du côté des mots. Mais chacun fait d'un seul mot. Mot énorme, redondant sur lui-même, gonflé non pas à bloc mais d'*un* bloc d'outrecuidant silence, de matité silencieuse. Ce mot de *surgeon* qui n'est pas sans portée. Galets de rivière venus de lits variés, du Paillon de Contes en général, sur la route qui mène à l'Escarène et plus loin à la frontière italienne, qui est sec la plupart du temps ; ou dans d'autres cas, du Tech, dans le bas du Roussillon, tout près de la frontière espagnole, qui disparaît souvent dans les failles rocheuses en s'y effondrant les soirs d'été, d'un seul coup dirait-on, quand ça lui prend.

Étrange mésange, n'est-ce pas, qui fait réapparaître ces pierres et ces galets sous le couvert de mots nouveaux, comme ces *Surgeons* qu'on dirait *dressés* – comme on le dit de tables apprêtées pour des convives – sur des établis de bois raboté auxquels ils semblent avoir été destinés de toute éternité, à leurs mesures : matière de silence sur matière de silence.

Surgeons du tronc principal de l'art, dont Gide disait, dans un superbe réflexe de défense : « Ils n'aboutissent qu'à eux. »

Je suis retourné devant la verrière, à l'étage en-dessous, celle qui donne sur le toit du local Edf. Mon regard glisse sur la façade d'en face. Il dérape sur les briques roses et blanches, s'accroche en passant sur les branches dénudées du paulownia, atteint enfin le toit. Encore un peu plus haut, de la grisaille presque vide remplit le rectangle sans bords d'un ciel vaseux. Je me dis que l'air n'est pas brassé et que ce monde est sans hélice.

Ce matin dans le métro, j'ai noté quelques mots sur le coin de mon journal. Entre autres ceux-ci : « Le monde est rempli de nos mères qui meurent. » Cela n'avait rien à voir avec ce que je venais de lire dans le journal. Rien à voir non plus avec les gens assis en face de moi et qui me regardaient les yeux vides. La rame filait en ferrailant, j'étais seul sur mon strapontin. C'est un grand luxe que l'oubli des mots.

Jeudi 3 décembre

Aujourd'hui, je dissoudrais volontiers le ciel dans le ciel, je le délaverais comme sur un grand papier, en le barbouillant d'une eau qui ne soit rien. Je me dis qu'ainsi je pratiquerais enfin un retour d'abandon, une tuerie de la couleur. Qu'alors je cheminerais jusqu'à cet endroit inhabitable où je me retrouverais après les phrases : après leur arrivée, après leur usage, après leur extinction. Que de là, peut-être, viendrait ce silence vrai qui échappe, par définition, aux écrivains et qui nous fait, chaque fois, tant défaut. Car notre œuvre à nous, les écrivains, c'est les livres : être deux fois mort, puisque l'écriture qui les a faits n'est plus qu'un vilain fantôme et qu'aucun des exemplaires de nos livres ne peut être dit le vrai, l'unique, celui qu'on pourrait enfin montrer, exposer, en disant, avec quelque satisfaction : « Le voilà, c'est lui ! »

De la main je caresse à nouveau le crâne de bois rapporté du Québec. Est-ce la pluie canadienne qui lui a enlevé tout poli, toute patine ? Je l'ai ciré longtemps, pensant l'amener à quelque nouvel état plus propre à flatter le regard. Mais non, il résiste à mon désir, comme il a toujours résisté au plaisir des gens à qui il m'est arrivé de le montrer. Il n'y a, entre nous, aucune connivence. Il n'est ni fossile ni œuvre d'art : il est désespérément amorphe.

Des rochers et des grosses pierres, Francis Ponge disait que c'étaient « d'inégales boules de mie de pierre ». Il les voyait comme « envahis et fracturés par la germination, comme un homme qui ne se rase plus, creusés et comblés par la terre meuble, aucun d'eux devenus incapables d'aucune réaction ne pipe plus mot ».

Avec ceux-là, Bernard Pagès semble n'avoir aucun compte à régler : gros cailloux ou gros galets, il est décidé à s'en amuser, à perpétrer sur eux, ou plutôt sur les habitudes sereines que nous entretenons avec eux, une sorte de crime, là où nous aurions préféré de sa part une attitude plus contemplative et réservée, et pour le moins un respect du roulis et du poli qui les avaient mis au mieux de leur forme dans leur lit encaissé d'origine. Car le pire de ce crime c'est bien qu'il les appelle *surgeons* ! Ces formes devenues inaltérables, précisément il les altère ; et de ces solitudes occasionnelles et grandioses nées d'une nature pimbêche et si souvent furieuse, il fait d'éclatants proliférats.

Jusqu'ici les artistes, dans le genre de Brassai par exemple, se contentaient de peaufiner le galet, y ajoutant des incisions ou des dessins de couleurs, prolongeant, par des minuties d'esthète, la geste inaugurée par le roulement des rivières, partant du principe qu'un léger supplément d'art ne pouvait faire de mal à ces vieilles billes héroïques. Pour marquer à leur endroit quelque distance, et de la défiance envers les contrefaçons naturelles – n'oublions pas que dans le vieux français des campagnes du sud, le *pagès* était le surnom qu'on donnait au fermier, et plus généralement au paysan – Bernard Pagès n'établit pas de différence formelle entre le galet et le simple gros caillou, et qu'ensuite, par un retournement d'humeur créatrice dont il faut souligner l'humour, il roule à son tour ces rondes bosses naturelles (qui avaient si bien roulé leur bosse, n'est-ce pas) en les transformant en de somptueux *écarts de conduite*. Simplement parce qu'il leur ajoute – le mot est faible – en guise de cadeau artistique, une barre de fer plus ou moins rudoyée et maltraitée, ou au contraire élancée, dans son état premier de ferraille ou, le plus souvent, recouverte d'une belle couleur cuite au four.

Voilà qui nous ramène, par un effet de prolongement ombilical parfaitement contre-nature, à l'idée que ces objets simples, galets, rochers ou blocs de maçonnerie retaillés aux dimensions d'un gros caillou, se retrouvent féroce­ment immobilisés. Tenaillés, ces *Surgeons*, par une énorme fin de germination.

Vendredi 4 décembre

Je suis retourné devant la verrière. La nuit tombe en ce moment comme un

mauvais aggloméré. Sans noir et sans couleur, sans effusion non plus. Je jette un coup d'œil au crâne québécois que je pose toujours à l'extrémité droite du rebord de la verrière, de telle façon qu'il semble surveiller les abords de l'avant-cour. Il y a peu de chance qu'il se mette un jour à germer. Mais, ainsi placé, me tournant en somme le dos, il a une présence légère qui m'apaise. Il me rappelle des moments de mort qui n'ont pas de nom et pas vraiment d'endroit. Des rencontres effacées, des retournements d'amour, des remises de solitude, des disparitions de signes, des allers et retours de l'esprit qui se sont peu à peu dissous.

Je ne connais rien aux oiseaux. D'ailleurs, *l'étrange mésange* n'a rien d'un oiseau. Ce n'est qu'un effet de succession de deux mots qui n'ont rien à se dire sinon le glissement, interrompu entre eux, qui se poursuit. C'est un bimoteur spirituel qui ne mène nulle part et qui ne fait aucun bruit. Un peu comme le chapeau aux airs de crâne dans la nature morte de Bernard Pagès ; un peu comme ces gens qui me regardaient dans le métro tandis que j'écrivais d'étranges phrases sur un bout de journal : un peu comme ces gros cailloux qu'on sort de leurs lits, alors qu'ils s'y sont si longtemps chamaillé en se frottant les uns aux autres sous le ventre des truites, et qu'on trimballe en voiture à travers la campagne, le bras sur la portière ; et avec, en ce qui les concerne, ces gros cailloux, une vague idée derrière la tête.

Mais ça c'est du ressort, comme le disait Beckett, « de l'évidence fugace et accessoire du grand positif, du seul positif, du temps qui charrie ».

Denis Roche



in Bernard Pagès : *Surgeons et Acrobates* ; catalogue de l'exposition à la Galerie Lelong (Paris 8e) du 14 janvier au 28 février 1999, collection Repères, n° 100